

L'auteur

Après un début d'existence du côté des sciences, l'auteur s'est reconverti en aubergiste et guide de montagne en Patagonie Chilienne, où il a vécu durant sept années. Depuis trois ans il se consacre exclusivement à la littérature et partage son temps entre les Cévennes et la Patagonie.

Dans le roman d'anticipation « Grand Centre », on retrouve les questionnements chers à l'auteur : l'être et la mort, l'ambiguïté du vrai, les rapports entre le rêve et la réalité.

Du même auteur

Souvenirs du Néant, poésie

Souvenirs du Présent, poésie

La Forme et le Temps, poésie

Ces poésies font régulièrement l'objet de publications dans des revues de création littéraire telles que : Traversées, Verso, Poésie Première, Florilège, Lichen, Les Cahiers de la rue Ventura, Traction-Brabant...

L'Hypothèse du Tout, un « précis de (méta)physique à l'usage du commun des immortels ».

Grand centre, est son premier roman

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et, d'autre part, sous réserve de la citation du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur, de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les ÉDITIONS du BORD du LOT

Z.A. de Bel air – 47380 SAINT-ETIENNE-de-FOUGÈRES

www.bordulot.fr – contact@bordulot.fr

Grand Centre

Leafar IZEN

Roman



À Lila, qui lira ce livre quand elle aura grandi.

À Malaussene, mon chat, pour sa compagnie ronronnante.

*Remerciements à Annette, Barbara et Jeanne.
Sans leurs suggestions et leurs corrections, ce roman ne serait
pas ce qu'il est.*

Première partie

« Il n'y avait qu'un tunnel obscur et solitaire: le mien, celui où j'avais passé mon enfance, ma jeunesse, ma vie »

Ernesto Sabato.

Chapitre I

En matière d'homicide, selon l'idée reçue, le plus difficile serait de tuer pour la première fois. « Ce n'est pas le souvenir que j'en garde » disait-il. Lui qui prélevait les existences avec la même indifférence qu'on éprouvait à cueillir un coquelicot le long d'un chemin de campagne, quand les printemps promettaient des étés radieux et qu'il existait encore des filles et des garçons assez insouciantes pour prendre ces promesses au sérieux.

Félix prétendait n'avoir rien ressenti de particulier au moment de mettre fin à la vie d'autrui. « Les images demeurent, mais mon esprit, au moment de presser la détente, paraissait s'absenter », m'avait-il affirmé.

Il vous faisait l'effet d'un spectateur distrait, indifférent à sa propre fiction.

Les souvenirs de cette époque n'avaient pas disparu, mais ils lui étaient devenus aussi étrangers que ces portraits de familles inconnues dont il fit longtemps collection. Et ce néant émotionnel m'étonnait davantage encore que les événements improbables qui jalonnent son existence.

« Monsieur Martin, la seule sensation qui rejaillisse clairement de ma mémoire, c'est la surprise en sentant l'arme prendre vie dans ma main, c'était comme un sursaut vif, le spasme d'un poisson tiré hors de l'eau... Alors je scrutai ce

qui, l'instant d'avant encore était un visage, pour y lire quelque chose. Quoi? Je ne sais. Mais sur le sol il n'y avait plus personne. Un cadavre ce n'est pas une personne morte. C'est beaucoup moins que ça. Même un putain de mannequin du musée Grévin a l'air plus vivant. Et cela n'a rien à voir avec la personne, avec mon épouse et les... Enfin, c'est la même chose avec ceux qu'on aime. Quand on arrive trop tard, c'est vraiment trop tard. Vous reconnaissez les vêtements, la silhouette, mais plus le visage. Ce n'est vraiment pas comme s'ils étaient partis sans vous, en vous laissant un mot sur le frigo... »

Je revois son air à la fois illuminé et lointain lorsqu'il évoquait les exécutions.

Il semblait vaguement incrédule face à son propre récit.

« C'est curieux, avait-il admis, j'attendais ce moment, et pourtant, chaque fois, une pensée paradoxale semblait jaillir de mon arme autant que de mon âme : *j'ai plus de sentiments que toi, et je désapprouve ta conduite!* Et ce dernier râle, grotesque et stupéfait à la fois. Était-ce une dernière tentative de parole? Et pour dire quoi? »

Ce que chuchote l'esprit à l'instant où la vie et la mort se croisent, nous aimerions tous le savoir. Mais personne n'est revenu nous le raconter.

Ou peut-être bien que si, mais qu'on ne peut simplement pas l'entendre. Pas avant d'être allé vérifier par soi-même pourquoi la vie et la mort se croisent sans même se saluer. Pourquoi font-elles semblant de ne pas se connaître. Pourquoi tiennent-elles aussi secrète leur étrange complicité?

Enregistrement numéro 1

J'ai renoncé à parler, sauf nécessité. Que dire ? Quand j'ai de la compagnie, ce qui devient rare, je peux tout au plus penser à ce qu'il conviendrait de dire... Puis quelqu'un prend la parole et anéantit tout espoir d'être compris... Non, il anéantit l'envie même d'être compris. Mais j'ai retrouvé ce dictaphone made in China, capacité d'enregistrement : quatre-vingt-dix minutes. Il me semble que tout sera plus simple avec lui. C'est le seul objet qui m'ait accompagné si longtemps. Un cadeau vieux de quarante ans. Mon plus vieil ami en somme. Il a survécu à tous les déménagements, les miens, ceux de l'Histoire. Est-ce véritablement un hasard ?

Cette absence à lui-même résistait à tout, y compris au sang versé.

Il en était déconcerté.

Durant toutes ces années, jamais il ne lui vint à l'esprit que la vengeance pourrait trahir ses espoirs de réparation. Et cette déception n'avait fait que le rendre un peu plus étranger à lui-même.

Durant plusieurs années, le compte des victimes fut tenu avec rigueur et méthode.

Comme un Don Juan collectionnant méticuleusement les conquêtes, il maintenait le registre de ceux à qui il avait offert le dernier baiser. Et, s'il lui était parfois difficile de remplir avec précision la rubrique *Date et lieu de naissance*, celle réservée à *Lieu et date du décès* était méticuleusement renseignée.

Un soir, alors qu'un nouveau visage suppliant s'évanouissait sous ses yeux et qu'il contemplait le sang sombre s'échappant de ce petit trou noir comme une énigme, il prit enfin

conscience que tout ceci n'avait aucun sens. Le cœur n'y était plus. Il mit un terme à cette série noire.

Il fut entendu environ cinq ans après les faits.

Enregistrement numéro 2

Il y a trop de choses que je garde pour moi depuis trop longtemps. Peut-être que personne n'écouterà jamais ce que je m'apprête confier à ce dictaphone, mais peut-être que Léo pourra l'entendre, et que d'autres l'entendront et c'est justement ce peut-être qui me rassure et me permet de continuer. Le dictaphone au moins ne me coupe pas la parole, c'est déjà ça... (rires)

Il continuait à trimbalier sa carcasse indifférente, tout lui semblait vain.

On ne peut même pas dire qu'il paraissait triste.

Il émanait plutôt de sa personne une vertigineuse aura d'absence à laquelle seul le souvenir parvenait à donner un peu d'épaisseur.

Son corps semblait ne plus avoir besoin de lui pour vivre son existence maussade. Les petits trafics entre la zone sécurisée et les zones non régies, la corruption routinière des douaniers, les arrangements pathétiques avec les contrôleurs sanitaires... Son esprit était ailleurs. Où ? Je l'ignore.

Tant qu'il avait pourchassé les adeptes du Marchand De Sable, la peur l'avait tenu debout. Ensuite, s'il a refusé de se coucher, s'il n'a pas tout bonnement tiré sa révérence, c'est parce qu'il devait lui rester malgré tout une vague fierté, le sens du devoir-vivre que l'on doit à ceux qui n'ont pas survécu à cela.

Jamais il ne se laissa aller sérieusement à la défonce au AZ, ni même à s'envoyer en l'air sur les réseaux Cyber-porn. Et, s'il acceptait les cocktails et les joints lors de ses visites au loft, après mon renvoi, il le faisait par courtoisie et en vertu d'une habitude à prendre les choses telles qu'elles se présentent.

Du reste, Félix restait lui-même en toute occasion, difficile de savoir comment il s'y prenait, mais il tenait rudement le choc cet échalas!

Il était capable de choisir un livre sur l'étagère et de le feuilleter tranquillement tandis que je luttai déjà pour ne pas me liquéfier dans le sofa.

Un jour, me vint un rêve très étrange à son sujet.

Il était assis face à moi, je l'observais et son corps devenait translucide. Et, dans cette transparence, j'apercevais dans sa poitrine une forme noire et visqueuse. Et la forme devenait une sorte de fœtus, et j'ai vu cet enfant noir et pourtant radieux, triomphant et crucifié sur une croix dégoulinant de goudron chaud. Et ce Jésus poisseux me parlait sans ouvrir la bouche pour me dire: «voilà notre chemin de croix, nous ne pouvons ni mourir, ni vivre».

Jamais je n'ai osé lui raconter ce rêve glauque.

Enregistrement numéro 3

Léo, tu m'as souvent répété « ton désespoir est une forme d'orgueil. Ton désespoir n'est pas du réalisme, mais de la fierté, la fierté d'un homme qui ne sait plus aimer ni se laisser aimer », ce sont tes mots n'est-ce pas ? On s'est fâchés plus d'une fois à ce sujet, et... enfin... c'est pas que je ne comprenais pas. Je compre-

nais très bien. Tu manifestais ton amitié et tu aurais aimé que je manifeste la mienne. Mais y avait pas moyen, c'est comme si tu me demandais de me réincarner et de recommencer à vivre. C'était au-delà de mes forces... Je suis désolé... Enfin, voilà, mais... ça a eu lieu quand même... Notre amitié je veux dire, elle a eu lieu malgré tout. Tout est plus simple avec ce truc, ce dictaphone.

Il n'en parla que rarement, mais il entretenait une relation suivie avec une famille *d'enfermés dehors*. La très jeune maman se prénomrait Lisa, et ses deux faux jumeaux, Titus et Nina.

Ces gens-là habitent à deux cents kilomètres de la frontière, au sud-ouest de Grand Centre, dans un de ces nombreux campements tellement interchangeables dans leur misère qu'on a renoncé à leur donner un nom. Ce ne sont plus que des lieux non-dits.

Les habitants de Grand Centre ne veulent plus rien connaître de ces taudis de tôles ondulées dressés sur les plus mauvais sols, ces terres que l'on dit stériles pour cinquante ans de plus au bas mot.

Il leur rendait visite très régulièrement, en allant négocier le réassort de protéines d'algues sur la côte.

Le règlement lui interdisait de côtoyer cette catégorie de population. Félix s'en foutait bien.

Difficile de savoir si l'affection qu'il portait à Lisa et ses mômes était fondée sur une véritable amitié où s'il s'agissait d'une couronne d'épines supplémentaire. Mais je me souviens en avoir éprouvé une grande curiosité, peut-être une vague jalousie.

Enregistrement numéro 4

Nina, Titus. C'est Félix, et ce message est pour vous. J'espère qu'un collègue aura le cran de venir jusqu'à vous pour vous le faire entendre un jour. Le mois prochain, ce sera ma dernière visite, ensuite on ne se verra plus jamais.

Il ne faudra pas être triste.

Vous fêterez bientôt vos neuf ans et je ne serai pas là.

Il ne faudra pas m'en vouloir. C'est mieux comme ça, il faut me croire.

Pour notre dernière rencontre, on fera comme d'habitude. Vous aurez reconnu de loin le sifflement du cloporte, vous aurez eu le temps de vous planquer, accroupis derrière le tas de tôle et de ferrailles. Vous attendrez que je sorte du cloporte, que je grimpe quelques mètres sur le talus avec l'air de celui qui ne s'y attend pas du tout... Oui, parce qu'en fait, je m'y attends, je fais semblant. Vous savez, tout est pour de faux... C'est là que vous bondissez en piaillant pan, pan, pan, prrrr, prrrr, prrrr... (rires)... Vous tenez dans vos petites mains crados les pistolets que j'ai fabriqués pour vous. Je mets la main droite sur le cœur... Pourtant il faut que je vous dise, vous visez très mal, un tueur sérieux ne tient pas son arme comme ça.

Ce n'est pas grave.

Et là, je m'effondre en arrière et mon cadavre dévale le talus. Comme je fais très bien le mort, lorsque j'ouvre les yeux, je vois les vôtres, espiègles mais un peu inquiets tout de même. Si si, avouez! (rire).

Et toi Lisa, tu sors de la maison. Tu insistes pour que je ne l'appelle pas « maison », tu dis, « ce n'est qu'une cabane, toi tu habites une véritable maison ». Pour moi c'est ta maison.

L'espace d'une seconde, je te souris, et je me ravise, parce que

cela m'inspire un sentiment d'indécence. Je ne sais pas si j'ai tort, je ne saurai jamais. Je ne pouvais quand même pas te demander comme ça : tu préférerais me voir sourire plus souvent ? Peut-être que si au fond, peut-être j'aurais dû te le demander. Ça et beaucoup d'autres choses...

(silence, trois secondes)

Et toi aussi, l'espace d'une seconde, tu souris discrètement. Ce petit ange fugace, c'est ton sourire Lisa, et bon Dieu ce qu'il me plaisait.

C'est ça que je voulais vraiment te dire. Tu étais vraiment jolie. Tu étais belle, malgré tes cheveux rasés à la tondeuse à laine... je sais pas pourquoi tu faisais ça... je ne sais pas pourquoi je viens de dire ça, oublie... pour les poux, ouais à coup sûr c'était ça...

(silence, cinq secondes)

Malgré aussi ta peau un peu plissée au coin des yeux à force de te méfier du soleil, du vent et de la poussière et malgré cette façon bien à toi de baisser la tête quand je te regardais trop longtemps... Malgré tout cela, ou plutôt grâce à tout cela tu étais parfaitement belle.

Si vraiment !

Et je ne connais pas une enfermée dedans qui soit aussi belle que toi sous son maquillage même si tu ne veux pas en croire un mot.

Hé, c'est comme si j'étais là pour voir la tête que tu fais en écoutant ça.

J'ai jamais osé te le dire car j'avais peur de t'effrayer, et que tu te

*mettes à te méfier de moi à cause de ce qui s'est passé le jour...
Le jour où l'on s'est... rencontrés.*

.

(silence, trois secondes)

Ha, et aussi, parce que je ne sais pas comment tu faisais pour ne jamais sentir mauvais avec quatre litres d'eau par jour, et parce que tu ne m'as jamais rien demandé sur ma vie privée à Grand Centre. J'ai toujours cru que c'était par discrétion, pourtant maintenant en y réfléchissant, je trouve ça stupide de ma part parce que je suis certain que tu avais lu dans mes yeux qu'un type comme moi ça ne peut que vivre seul.

Oui, tu avais lu ça, j'en suis certain maintenant.

Ah, et merci pour les drôles de ragoûts démocratiques que tu préparais avec ces champignons partiellement comestibles et la protéine d'insectes. Et je sais aussi que tu mettais de côté tes meilleurs ingrédients en attendant mon arrivée.

Sais-tu qu'à Grand Centre, personne n'est capable de fabriquer un piège à résine. C'est drôlement ingénieux votre système. Le choix des essences, les mailles du grillage, l'heure et l'emplacement choisis.

Et ça me plaisait vraiment de partager votre repas, tu voulais jamais le croire, mais je t'assure que c'est vrai.

Y a des tas de choses bien moins réussies que ton ragoût et que les enfermés dedans mangent tout de même. Tu aurais dû voir la gueule atterrée des gars du contrôle sanitaire quand ils découvraient mon spectrogramme sanguin au retour.

Hem...

Une dernière chose, si tu ne les as pas trouvés depuis, dans la pile de paniers d'osier, dans celui le plus en bas, j'ai laissé un bon paquet de pénicilline et sous le tas de torchon plusieurs

cartons de ces barres énergétiques I-rrrré-siiiiis-tibles comme ils disent. Les enfants les auront trouvés c'est sûr.

Tes mômes n'ont pas l'air d'en raffoler mais insiste, c'est plein de compléments nutritifs... Vous entendez Titus et Nina ? Faut les bouffer les barres au gravier ! Ça laisse une chance de dépasser le mètre soixante à l'âge adulte. C'est un avantage concurrentiel quand même...

C'est pas ce que je voulais dire... Merde.

(silence, dix secondes)

Et surtout, tu ne dis à personne que tu as un tel stock d'antibios.

Même à cette dame que tu aimes bien et qui est si gentille.

S'il te plaît, souviens-toi de ce qui est arrivé il y a deux ans.

Voilà, c'est sûrement la dernière fois que tu entends ma voix,

je ne crois pas que j'enregistrerai d'autres messages pour vous.

Je dois faire quelque chose que j'ai voulu faire il y a longtemps,

c'est en rapport avec ma famille et ne je serai plus vraiment pareil. Je crois que j'ai dit l'essentiel de toute façon...

Merde c'est nul comme conclusion.

(silence, trois secondes)

Ha ! Dis au collègue qui viendra, qu'il contacte Léo Martin de ma part, il est réglo, c'est un enfermé dedans mais il pourra t'aider un peu.

Fais-le s'il te plaît, demande-lui avant qu'il parte, Léo Martin, c'est un ami. Adieu.